



CULTURE

- Shellac Altern - DR.

Cinéma

"Douze mille" : odysée en monde ouvrier

Par Audrey Lévy

Publié le 21/01/2020 à 09:38

Après deux documentaires "Bleu pétrole" et "Casse", Nadège Trebal, obsédée par le monde ouvrier, livre son premier film, "Douze Mille", fabuleuse odysée sur le front du travail.

Frank (Arieh Worthalter), son héros, ça pourrait être Ulysse, parti livrer de titanesques combats ou le valeureux Thésée, sur le front. Sa compagne, Maroussia (jouée par la réalisatrice), que l'on prend davantage pour son amante, c'est Pénélope, qui attend patiemment son retour ou Ariane, qui l'aurait anticipé, l'aidant de son fil à s'extirper des profondeurs labyrinthiques. Transposez le scénario, en milieu ouvrier et sur fond de libéralisme triomphant et vous obtiendrez "Douze mille", le premier film de Nadège Trebal et la somme que doit réunir Frank pour reconquérir sa dulcinée. C'est qu'il vient d'être éjecté de la casse, où il « bossait » clandestinement, siphonnant le job des salariés. Pas de travail, dans le coin. Alors, il faut partir. Le deal, c'est "douze mille euros" : "pas plus, pas moins". C'est son salaire annuel, à elle, de nounou à domicile. Il ne faudrait pas menacer l'équilibre du couple. Parce qu'ici, le désir, ça rime avec l'égalité salariale.

ULYSSE AU PAYS DES PAUVRES

Le monde des ouvriers en bleu de chauffe, Nadège Trebal le connaît bien. Non, elle n'y a pas grandi: son père est ingénieur, sa mère, médecin, mais "partis de rien, ils ont gravi l'échelle (de la méritocratie) et sont sortis de leur classe", précise-t-elle. Elle y a tourné deux documentaires: le premier, "Bleu Pétrole", chez Total, au milieu des syndicalistes, le second, dans une "Casse" automobile. Film ou documentaire: l'exercice n'est pas si différent. Ce qui intéresse la cinéaste, ce sont "ces lieux toxiques de la démesure industrielle, épice de la lutte des classes et où se jouent les rapports de force". Filmer et ausculter "ceux qui n'ont que leurs mains, comme instrument de travail et leur corps pour capital". Car, rien ne la fascine tant que le déploiement de ces corps au travail, la gestuelle, comme "émotion esthétique et politique". Il n'y a pas d'hasard: enfant, elle dévorait déjà les films de Chaplin.

Là où, la demoiselle de 43 ans, au CV impeccable, diplômée de la Fémis, de lettres modernes à la Sorbonne et habitante du 11e bobo, déroutée, c'est dans sa maîtrise parfaite des dialogues en milieu ouvrier, qu'on croirait presque dictés par un cégétiste: les revendications, les bras de fer, l'art de négocier, tout y est. "Si vous m'aviez embauché, je vous coûterais 2500 euros, à temps plein et sur de grosses réparations (...). Je vous aurais fait un chiffre énorme: 10 000 euros par mois, haut la main", lance Frank, convaincant, à son ex-comptable. Sauf que dans ce monde-là, ça ne marche pas comme ça. Alors, on le suit, Arieh Worthalter, filmé sous toutes les coutures, dans cette épopée des temps modernes. Et avec lui, on constate les ravages du capitalisme: la désindustrialisation et les délocalisations qui déciment nos régions. Il n'y a pas d'embauche pour lui, dans ce port industriel? Pas même, en interim? Il créera son poste: il sera danseur, vendeur de clopes ou voleur. Et sur les chemins de la débrouille, c'est toute une économie souterraine qui surgit. Où l'argent est roi et où tout se monnaie. "Le fric, c'est l'autre personnage du film, qui prend le dessus sur le couple et avec qui Frank trompe Maroussia". Voilà les revers du libéralisme, "qui vient chercher les hommes jusque dans leurs draps". Argent facile, appât du gain, jouissance: il est surtout question, ici, d'hybris. Mais les femmes sont là pour le ramener sur terre: ici, en amazones plus protectrices que tentatrices; là, en amante, sensuelle, gérant le couple, d'une main de fer: "le couple, c'est une petite entreprise, où l'on mardande et négocie", ajoute-t-elle. Joli parallèle.

Pas de misérabilisme, ici. Chez ce héros, il y a ces moments d'insouciance: il sautille, joue le mime, virevolte et danse, à n'en plus pouvoir. Les chorégraphies, signées Jean-Claude Gallotta et la bande-son, composée par Rodolphe Burger donnent au film, une beauté poétique. Il y a ces images aussi, gorgées d'une douce lumière, qu'on dirait par endroit, sorties d'un Godard, des années 60. Dans cette aventure, projetée l'été dernier à Locarno, la réalisatrice a embarqué ses compagnons de route: Cédric Lefloch, au montage, Rosalie Revoyre, au son, rencontrés sur les bancs de la Fémis. Et l'actrice Florence Thomassin, qu'on avait découverte dans "Catherine courage", autre épopée, en milieu ouvrier.

"Douze Mille", de Nadège Trebal, Shellac films. En salles.